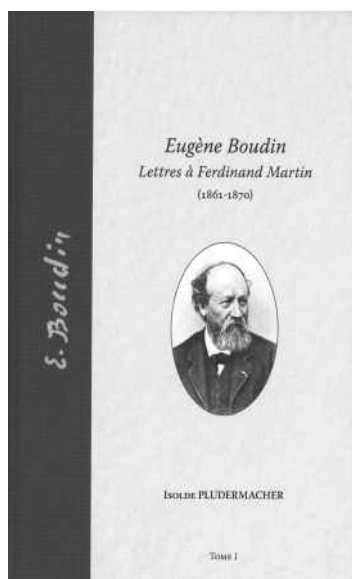


LE PAYS D'AUGE À TRAVERS...

EUGÈNE BOUDIN : LETTRES À FERDINAND MARTIN (1861-1870)



En toute discrétion, les Amis du Musée Eugène Boudin se sont attelés à une tâche salutaire à laquelle ce court compte rendu souhaite donner un coup d'éclairage plus que mérité. Eugène Boudin laisse une copieuse correspondance vivante et concrète à même d'être appréciée par des lecteurs non spécialistes en histoire de l'art. D'autant qu'elle est solidement présentée et annotée par mesdames Anne-Marie Bergeret-Gourbin et Isolde Pludermacher dans une édition d'une sobre élégance graphique et, qui plus est, d'un rapport qualité-prix exceptionnel.

Ferdinand Martin (1823-1892), négociant havrais en coton, conseiller financier et confident d'Eugène Boudin (1824-1898) ne doit pas être confondu avec Pierre-Firmin Martin, dit « le Père Martin » (1817-1891), un marchand parisien de l'artiste qui fut « refait et exploité » en acquérant deux fausses toiles de Boudin pour six cents francs

dès 1882 ! La correspondance du peintre avec Ferdinand Martin est ample et une mine de renseignements quant à l'art de peindre. Sa densité due à la personnalité attachante de son auteur visant bien plus à se surpasser et à ne pas démeriter de ses dons qu'à la consécration publique, éclipse les biographies ronflantes d'artistes reconnus ou les essais plus hermétiques que prétendument scientifiques. Boudin à cœur ouvert, telle est la première qualité de l'ouvrage donnant à toucher du doigt les difficultés de l'homme à vaincre ses limites et à rassurer son épouse sur la légitimité de sa foi en sa vocation, en dépit de l'ultra modestie de ses revenus.

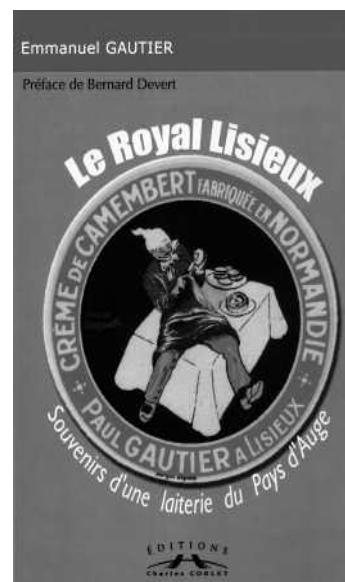
L'historien Albert Sorel déclarait donc avec raison en inaugurant la statue d'hommage à Eugène Boudin, à Honfleur, en 1899 : « Il a fait, c'est son mot, tout ce qui concerne son état avec une joie à la besogne que rien n'a jamais déconcertée ». E. Boudin fut effectivement un aquarelliste, un pastelliste et un peintre de premier ordre et ce, notamment, pour apprendre à dominer progressivement « son gris sale et terne » jusqu'à atteindre un rayonnement sans rival des « gris colorés » à leur zénith.

Si l'on m'autorise à intervenir en historien d'art, je rapprocherai volontiers cette correspondance de trois autres, toutes aussi émouvantes que la *sonate n°10* de Mozart. Celle du graveur belge symboliste, Félicien Rops (*Les muses sataniques*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1985), celle du peintre, non moins symboliste, Armand Seguin (*Une vie de bohème*, Musée de Pont-Aven, 1989) ou celle de Fernand Léger avec son

marchand Léonce Rosenberg (Musée National d'Art Moderne, 1996).

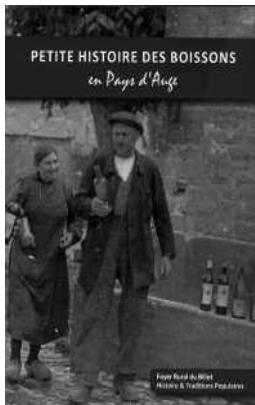
Il va de soi qu'après avoir dévoré ce premier tome, vous attendrez impatientement le deuxième qui verra Eugène Boudin aller peindre à Fervaques comme à Saint-Céneri-le-Gérei et qui complètera nos connaissances sur la fameuse Hostellerie Saint-Siméon, ce bienheureux « phalanstère d'artistes » des hauteurs de Honfleur. De ce fait, vous rejoindrez à coup sûr, l'Association des Amis du Musée Eugène Boudin. (B. Noël)

Tome I, Les Amis du Musée Eugène Boudin, 2011.



LE ROYAL LISIEUX – SOUVENIRS D'UNE LAITERIE DU PAYS D'AUGE

L'activité industrielle du Pays d'Auge, trop souvent réduite à l'image d'Épinal de vaches paisant sous des pommiers cagneux, suscite trop peu d'essais pour bouder cet album pieux, intime et d'hommage d'un jeune homme à la belle énergie développée par ses aïeux. Si la mémoire individuelle disparaît trop vite, que dire de la collective et notamment du patrimoine industriel souvent



enfoui plus vite encore sous les décombres d'une faillite ou d'une sortie de route dont les salariés meurtris veulent, littéralement, ne plus entendre parler ? Néanmoins, les filatures, briqueteries, brasseries-distilleries, laiteries ou fromageries ont assis la prospérité économique spécifique du Pays d'Auge ce que vient opportunément nous rappeler E. Gautier au fil de la saga familiale des Gautier, soit quatre générations de beurriers de 1870 à 1980 ou un « siècle d'entrepreneuriat made in Normandie ».

Le lecteur appréciera si ces dirigeants furent réellement des « entrepreneurs sociaux » ; des adeptes avant la lettre des « filières courtes », ou si le « service fut bien l'A.D.N. de l'entreprise Gautier » comme le soutiennent, dithyrambiques, l'auteur et son préfacier, Bernard Devert. Il est en revanche acquis qu'ils saisirent tôt que le « savoir-faire exige le faire savoir ». En 1933, Paul Gautier commande à Leonetto Cappiello une affiche mettant en scène un jeune Normand en blande et bonnet de coton se tartinant largement une belle miche de pain du « beurre parfait vendu sous papier d'origine ». Albert Bizouard n'a-t-il pas judicieusement mis sur orbite, dès 1926, son fameux « Père Magloire » grâce au talent graphique de Jean-Adrien Mercier ? Pierre-Jean Penault nommera « normands de comédie » ces effigies dans la revue que vous tenez dans vos mains. Nous lui opposerons (virtuellement) que Marcel Pagnol soutenait malicieusement qu'il vaut « mieux partir du cliché que d'y tomber » et qu'Alfred Hitchcock soulignait qu'on ne peut tour-

ner un film en Suisse sans un clin d'œil aux chocolats.

Aussi depuis l'origine, les beurres Gautier au « goût de noisette » et non « d'ail sauvage » font la différence sur les étals marchands au point qu'en 1900, la Laiterie Gautier investit les murs d'une ancienne tannerie lexovienne, sise rue Saint-Ursin, dans le quartier Saint-Jacques bordant Beuvilliers et dont les machines à vapeur des usines puisent leur force motrice dans l'Orbiquet. La pasteurisation est acquise en 1938 ; l'usine échappe au bombardement de Lisieux de 1944, et en 1955, le succès contraint à ouvrir une succursale à Saint-Jean d'Asnières (près Cormelles) : la Fromagerie de la Fontaine Belle Eau qui produira notamment le camembert « Valès-Fleurs ». Le lait bientôt conditionné en « berlingots » puis en « briques », la crème fraîche, yaourts, fromages et fromages blancs établissent durant les trente glorieuses, la réputation des Établissements Gautier lesquels répètent à l'envi que si « le bon marché attire », seule la « qualité retient ». Puis, après le retrait définitif de Pierre Gautier en 1980, le nom de Gautier survit dans le groupe Gautier-Levasseur de 1973 à 1987 et avant que le nom de marque « Père Gautier » soit repris par les Établissements Graindorge de Livarot. (B. Noël)

Emmanuel Gautier, Charles Corlet, 2012.

PETITE HISTOIRE DES BOISSONS EN PAYS D'AUGE

Chaque été depuis 1974, Le Foyer Rural du Billot-Histoire et Traditions Populaires présente une exposition à laquelle est associé un catalogue. L'édition 2012 est consacrée à une Petite histoire des boissons en Pays

d'Auge (exposition visible jusqu'au 27 septembre).

Le point de départ de cet ouvrage est : que buvait-on dans notre région autrefois ? Les réponses sont nombreuses et variées. Il y a bien sûr le cidre, la boisson emblématique de la région, abordé à travers plusieurs contributions : de la production cidricole à l'époque médiévale (Christophe Maneuvrier) jusqu'à celle d'aujourd'hui à travers l'exemple d'Heurtevent et l'exportation au Japon d'une partie de la production de Julien Frémont de Saint-Georges-en-Auge. Le Calvados est abordé sous plusieurs aspects : la distillation (Aurélié Bouchinet-Desfrièches), les bouilleurs de cru (Benoît Noël). La bière est évoquée avec l'histoire d'une brasserie lexovienne au XIX^e siècle (Daniel Deshayes) et trois contributions sont consacrées au vin dont une aux Arpents du soleil à Grisy.

A côté de ses études, ce catalogue réunit des témoignages. Et là, on voit l'importance du café dans les campagnes du Pays d'Auge : « La patronne faisait au moins 5 litres de café par jour. On en buvait le matin avec du lait et après chaque repas. La cafetière 'restait au feu' (c'est-à-dire dans la cheminée sur la braise) et quand venait le facteur, le cantonnier ou un voisin, il y avait toujours un café chaud ». Ce café était fait « à la chaussette » avec un peu de chicorée ». Le café était généralement arrosé : « la petite bouteille de calva était toujours sur la table en même temps que le café ». Grâce à ces témoignages, on voit comment les boissons rythmaient la vie d'un temps aujourd'hui complètement révolu. (D. Guérin)

Histoire et Traditions Populaires, n°118 (numéro spécial), Foyer Rural du Billot, 12 euros.